

LES JARDINS D'IHRAÏN.

Il y avait près d'un mois que mon associé Mohamed esh Shatîr dessinait la côte du Ras Mesandoum à la pointe de Zabarah sans parvenir à débarquer. Et moi qui le suivais sur terre avec quelques Bédouins Menessirs qui étaient de mèche avec nous, je me demandais si cela durerait jusqu'à la fin de mes jours. Ce n'est pas un métier quand on a été un gentleman il y a quelques années à peine, de pousser des chèvres sans cornes à travers les dunes et les pierrailles de l'Oman au Katar, de porter comme un Bédouin du Dahna un manteau en loques et de tenir les yeux bien ouverts sur la mer à toute heure de la nuit et du jour, même en plein midi, pour apercevoir à temps la voile rouge de Si-Mohamed escalader l'horizon et se laisser glisser doucement vers quelque recoin connu de nous seuls. Une fois ou deux il put s'approcher au point que je le distinguais assis, les jambes croisées, sur le rouf d'arrière et sa barbe noire tournée vers moi. Mais, la première fois, un damné boutre des Bahraïn chargé de la surveillance des pêcheurs de perles pour le compte de quelque Ibn-Khalifah de malheur, montra son nez derrière la pointe de sable où nous voulions nous abriter et Si Mohamed fut obligé de remonter la mer en toute hâte. La seconde fois, il avait

déjà abattu sa voile rouge et les matelots tiraient sur les avirons pour envoyer le bateau sur une jolie plage blottie entre deux caps et que Dieu lui-même n'aurait pas devinée, lorsque je vis venir, vent arrière, le schooner de notre concurrent Khaleyd-ibn-Kelb. Khaleyd avait essayé de nous enlever l'affaire, mais nous avons plus d'argent que lui et de meilleurs rapports avec les Menessirs et les Morrah du Désert Rouge qu'il fallait traverser avec la marchandise ; il se vengeait en la suivant comme un requin suit un bateau où il y a des malades, pour l'empêcher d'arriver à la côte. Il n'y a pas d'homme au monde que je méprise comme Ibn-Kelb le bien nommé. C'est un fourbe qui, bien qu'il soit né dans l'Hadramaout d'un Sheïtan et de quelque négresse, fait le Wahabite et se ruine en pèlerinages à Riad pour avoir la protection des Abna Saoud et pouvoir débarquer dans le Haza sans être inquiété, un malhonnête qui préfère partager avec les gens de la douane que de passer fièrement sans rien leur dire. Lorsqu'il vit que nous nous étions aperçus de sa présence, que les rameurs de Si Mohamed débordaient leurs avirons et hissaient l'antenne, craignant quelque abordage avec les coups qui en résulteraient, le schooner de Khaleyd renversa la voile et repartit de l'autre côté, le nez en l'air et se dandinant sur la lame comme s'il avait un pacha à son bord. Mais nous avons eu le temps de voir derrière le mât le fez rouge d'un douanier turc que le chien avait dû aller chercher jusqu'à Basrhah.

Les cinq cents livres que je devais gagner si les quarante caisses que Si Mohamed avait à bord arrivaient à être bien attachées sur autant de chameaux et à se mettre en route pour l'Yémen, j'avais fini par songer que jamais je